

De notre envoyé spécial en Israël

Un shabat à Elon Moreh



Fainblatt-Sipa Press

Une colonie de peuplement de cent trente familles

Israël vit en ce moment, dans l'inquiétude et la douleur, un moment décisif de son histoire. Cette démocratie, qui fut si souvent exemplaire, saura-t-elle contenir la rébellion palestinienne sans recourir à une répression sanglante ?

Cette armée de soldats-citoyens pourra-t-elle garder son sang-froid ?

A cette question essentielle certains Israéliens répondent, massivement, en manifestant pour la paix dans les rues de Tel-Aviv. D'autres, minoritaires mais activistes, semblent prêts à sortir leurs fusils pour défendre ce qu'ils croient être la terre que Dieu leur a donnée. S'il y a dérapage, glissement vers une violence incontrôlée, il risque de se produire chez eux, c'est-à-dire dans les colonies israéliennes du Goush Emounim (le Bloc de la Foi) des territoires occupés. C'est là que l'histoire basculera ou non. Que se passe-t-il dans ces avant-postes, à la fois provocants et exposés ? Jean-Paul Mari a mené l'enquête...

Est-ce une armée parce qu'ils sont légion ? Les voilà qui avancent tous dans la même direction, par petits paquets réguliers, sages et le dos voûté, ou bien sautillants, papillottes au vent. En tête de chaque groupe derrière une poussette, le père, barbe drue, kipa sur le crâne et regard fatigué d'érudite derrière d'épaisses lunettes. A ses côtés, la mère, bas de laine et cheveux prisonniers d'un bonnet, porte son ventre rond comme un trophée. Et tout autour, cinq, huit ou dix membres d'une famille en escalier, une nuée de gosses →

→ dont le nombre et la taille datent le mariage accompli selon le commandement de Dieu. Tignasses blondes et joues roses venues d'Amérique, formes brunes et épanouies du Moyen-Orient, regards bleus délavés d'Europe centrale, fronts hauts et peaux noires des Falachas d'Éthiopie..., Israël défile en bon ordre de marche. Une armée de poussettes avance vers la synagogue.

En ce vendredi glacé de février, Elon Moreh, colonie de peuplement de cent trente familles et d'un bon millier d'âmes pieuses, entame la célébration du shabat.

Au premier des trois repas rituels, Elie Levi verse le vin dans la timbale d'argent, rompt le pain et jette du sel à même la table. Puis il ouvre grand la bible comme s'il déchirait les ténèbres, et, à la lueur tremblotante du chandelier, il lit : « *Et Abraham a marché jusqu'à Shchem, jusqu'à Elon Moreh (Gen. XII, 6). A cet endroit, Abraham a reçu la promesse de Dieu que la terre serait donnée au peuple juif...* »

Ici, nous sommes au cœur du Bloc de la Foi, le Goush Emounim, mouvement ultra-nationaliste et religieux israélien. Ici, on ne dit pas « *Naplouse* » mais « *Shchem* », « *territoires occupés* » mais « *territoires libérés* », les « *Palestiniens* » mais les « *Arabes* ». Quand Begin a inauguré, il y a huit ans, cette toute première colonie de peuplement en Cisjordanie occupée, il a promis qu'il y aurait beaucoup d'autres Elon Moreh.

Aujourd'hui, le cordon serré d'unités en préfabriqué et de maisons de pierres blanches enroulé au sommet de la colline a des allures de camp de Tourisme et Travail peuplé de moines-soldats. Là, à 800 mètres d'altitude, les colons d'Elon Moreh surplombent les ruelles

Ne cherchez pas la différence ! Il n'y en a pas. Les Arabes n'admettent pas l'os d'Israël planté dans leur gorge. Ils veulent Elon Moreh aujourd'hui, Jérusalem et Tel-Aviv demain. Leur seul but est de jeter le peuple d'Israël à la mer ! »

Jusqu'alors silencieuse, Rachel a approuvé son mari : « *Cette guerre n'est pas politique mais religieuse. Et personne ne le comprend.* »

Au deuxième repas du shabat, vers 10 heures, Moshe Modlinger a versé le vin, rompu le pain, jeté le sel et prié comme s'il appelait l'Éternel à son secours. Une kipa de soie blanche sous la casquette, écharpe de laine et veste de fin velours côtelé, il a l'air élégant d'un gentleman-farmer venu du Nord. Le peintre, joueur passionné d'échecs, peut vous parler pendant des heures de l'intimité des hommes d'ici avec la terre, des milliers de fils qui les relient à l'histoire et à la mémoire d'un peuple. Mais derrière la neige des sourcils, le regard bleu reste habité par le doute : Moshe ne croit pas aussi fort qu'il le voudrait. Bien sûr, le shabat est crupuleusement respecté sous son toit : on n'allume pas la lumière électrique, toute forme de travail est proscrite, le téléphone est débranché et personne ne fume :

Mais depuis quelques mois, il n'arrive plus à trouver la force d'aller, chaque samedi, à l'aube, prier trois heures d'affilée avec les autres à la synagogue. Et puis, il y a ce problème arabe qui le tourmente, ses relations avec les hommes d'affaires palestiniens pour qui Moshe, excellent graphiste, traçait des modèles publicitaires, et ses amis du village voisin où il passait des soirées à discuter de l'islam et de la grâce des mosquées d'Andalousie. Le charme est rompu, les pierres ont brisé le miroir. Et le vertige le saisit à l'idée de l'échec : « *Elon Moreh est toute*

tombée de la nuit, Illan Journan a béni une dernière fois le vin, le pain et le sel et il s'est balancé sur sa chaise en récitant sans faillir des pans entiers de la Torah. Illan, le très religieux, n'a aucun doute : « *Qui, selon vous, a permis la guerre en Israël et la récupération des terres saintes ? Et les divisions du monde arabe, qui empêchent notre extermination ? Et la robustesse d'un homme ou sa fragilité ? Oh ! vous allez évoquer les aléas de l'histoire, des raisons socio-politiques ou la loi de la génétique... Il laboure l'espace d'un revers de la main. En vérité, c'est la main de Dieu qui a tout façonné dans le moindre détail. De la vie à la mort.* »

Illan se lève, fait signe de le suivre et se dirige vers un quartier d'Elon Moreh, baptisé par les colons « *la colline de Rami* ». Un soir de mars 1987, Rami Haba a disparu. Le village a fouillé toute la nuit la montagne. A 5 heures du matin, on a retrouvé le corps de l'enfant assassiné dans une petite grotte au creux de la vallée. La pierre de quinze kilos qui lui a écrasé la tête surmonte, désormais, le monument dressé comme un autel au-dessus de la grotte. Le deuil traditionnel a duré sept jours. Les parents n'ont pas quitté leur maison, ils ne se sont pas lavés, ont refusé de regarder un miroir et sont restés couchés sur un matelas à même le sol à recevoir la visite de toute la colonie.

Rami est devenu un martyr et son père a retenu que les empreintes de pas menaient vers le village palestinien de Salem. Quand, le 5 février, des émeutes éclatent dans ce même village, les soldats arrêtent quatre Palestiniens ; ils sont matraqués, allongés dans une tranchée et recouverts d'une couche de terre : la sale « affaire de Salem » fait scandale. Et des villageois affirment que le colon qui, à côté du

● « *En vérité, c'est la main de Dieu qui a tout façonné dans le moindre détail...* »

de Naplouse avec sa casbah et son camp de réfugiés de Balata où vivent cent mille Palestiniens. Voilà près de trois mois que monte de la vallée la fumée des pneus en flamme et des gaz lacrymogènes, et Elie ne quitte plus la colonie sans son revolver : « *Quand la route est barrée par des pierres, je tire en l'air et je passe. Voilà tout.* »

Pour le reste, rien n'avrait vraiment changé à Elon Moreh. Depuis toujours, les colons patrouillent, leur mitraillette Uzi ou le M 16 sur l'épaule. Poste de garde, rouleaux de fil de fer barbelé, talkie-walkie et poste radio dans chaque maison, abris aux lourdes portes blindées pour chaque quartier : le village est surveillé et protégé vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Et quand le tract n° 7 de l'OLP — Direction des Forces nationales dans les Territoires occupés — a appelé la population à poursuivre les grèves et à s'attaquer aux colons israéliens, la réponse du Goush Emounim a été sèche et immédiate : « *Nous rendrons coup pour coup avec nos fusils. Le gouvernement doit déclarer les territoires zone de guerre.* »

Elie pose sa Bible et il écarte les bras en direction de l'Orient : « *Regardez ces deux vallées. C'est par là que les armées du roi Hussein de Jordanie peuvent nous attaquer. Le danger est partout* », a dit Elie, sûr, comme tous ceux d'Elon Moreh, d'être à l'avant-garde du combat pour la foi et la sécurité d'Israël. « *Guerre de 1947, de 1967, émeutes de 1988...*

mon existence, quitter ce lieu serait pour moi quitter Israël. »

Soudain, il se lève et vous entraîne vers son atelier de peinture. « *Jusqu'à présent, je ne vous ai donné que des mots, voici des images.* » Sur les murs, les toiles livrent des corps flottant dans le néant. Au cœur de la pâte noire, une inscription, « *Maidjaneck* », du nom du camp de concentration où son père a été gazé. Quand les gendarmes français sont venus frapper à la porte de la maison familiale, il était 4 heures du matin, Moshe avait 6 ans. L'appartement avait deux portes qui donnaient sur chaque côté de la rue, le père, trop digne, a refusé d'emprunter la voie du salut : « *la porte de derrière* ». C'était il y a quarante-cinq ans. « *Moshe a toujours été tourmenté par la revanche du peuple juif* », a dit doucement sa femme en tricotant une écharpe de laine. Quitter Elon Moreh ? Le visage de Moshe s'obscurcit : « *En huit ans, je n'ai jamais utilisé mon arme. Et cela m'ennuierait énormément. J'étais tireur d'élite à l'armée, je peux toucher un paquet de cigarettes à 400 mètres. Pour moi, tirer c'est toucher.* »

Envolé, le peintre, le joueur d'échecs, l'amoureux de l'islam et de sa culture ! A sa place se tient un homme avec des plis douloureux au coin des yeux : « *S'il le faut, je choisirai la répression et l'efficacité. Je ne ferai pas comme mon père, moi, cette fois-ci, je prendrai la porte du salut.* »

Au troisième repas du shabat, juste avant la

bulldozer, hurlait « *Ecrasez-les ! Ecrasez-les !* », s'appelle Nissim Haba, le père de Rami.

L'enquête sur la mort de l'enfant n'a jamais abouti à la culpabilité des villageois palestiniens. Mais qu'importe ! « *Seul un Arabe peut tuer un enfant juif de cette manière-là* », conclut, sans ciller, un habitant d'Elon Moreh. Avec une telle haine entre les deux communautés, il ne peut plus y avoir, désormais, de faits divers ; seulement des faits politiques.

Posément, Illan a expliqué sa solution : annexer les territoires, accueillir les Palestiniens qui se soumettent, sans le droit de vote, à la loi d'Israël et expliquer aux autres qu'il existe, de l'autre côté de la frontière, en Jordanie, un endroit idéal pour créer leur Etat palestinien.

« *Sans la Bible, nous ne serions que de simples bandits, voleurs de terres d'Arabes*, a dit Illan. *Mais ce n'est pas le cas, puisque Dieu, vous le savez, a donné cette terre au peuple juif.* » Sur le fond, Elie, Moshe et Illan sont inflexibles. Plus grave, l'immense majorité des soixante-dix mille colons — religieux ou non — des territoires occupés partagent la même conviction : c'est le front du refus.

L'affrontement ? Le lendemain, un Palestinien de 23 ans sera tué par balle lors d'une manifestation dans la vieille ville de Naplouse. « *Juifs ou Arabes, chacun doit suivre son chemin* », a dit, doucement, Illan, et il a recommencé à prier en se balançant sur sa chaise.

JEAN-PAUL MARI ●